

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 31 janvier 2025. K. WEILL. Lambert Wilson / Bruno Fontaine (piano) / Alexandra Cravero (direction)

Lambert Wilson et l'Orchestre national du Capitole de Toulouse ont programmé deux concerts pour rendre hommage à Kurt Weill. Ce spectacle mêlant théâtre, chant et musique symphonique est très original. Lambert Wilson joue plusieurs personnages dont Kurt Weill. Il se change et se maquille à vue. Très peu d'accessoires lui permettent de donner vie à ses personnages. Sa diction parlée comme chantée est impeccable dans toutes les langues.

De manière chronologique le public est amené à suivre les voyages de Kurt Weill. Bien sûr, au début en Allemagne, son association avec Berthold Brecht est fructueuse. *L'Opéra de quatre sous, Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny* et de nombreuses chansons en témoignent ce soir avec de larges extraits, ce début assez sombre ne cachant pas les affres de la misère de la fin des années 20. Fuyant en 1933 les persécutions nazies, Kurt Weill se réfugie ensuite à Paris. *Le Grand Lustucru, Je ne t'aime pas* et *Youkali* illustrent cette période heureuse. Sa musique change et devient plus lumineuse. L'humour y est moins grinçant. En 1935 Weill part aux USA. Il

conquiert rapidement *Broadway* avec des œuvres brillantes et heureuses. Sa musique permet de comprendre combien il se sent bien dans ce pays. Les extraits choisis sont plein d'esprit, de fantaisie et de joie de vivre ; ils sont un vrai bonheur.

Lambert Wilson esquisse des pas de danses, l'orchestre se pare de mille couleurs. L'évolution stylistique de Kurt Weill est assez spectaculaire. C'est un peu un grand écart entre sa période allemande et américaine. Les musiciens de l'**Orchestre national du Capitole de Toulouse** semblent se régaler. Chaque pupitre à son moment de gloire : cuivres et percussions en particulier. Au centre de l'orchestre, juste devant la cheffe, le piano de **Bruno Fontaine** est roi. Le jeu subtil et incroyablement varié du pianiste est ensorcelant. La direction d'**Alexandra Cravero**, parfois avec les poings, choisit la précision et la rigueur. La manque de souplesse se ressent dans la musique écrite en France et surtout celle pour *Broadway*. Le chanteur et le pianiste épousent parfaitement les changements stylistiques. Les extraits des comédies musicales ont tous les saveurs attendues. Ce spectacle est sonorisé subtilement. Les jeux de lumière discrets sont très suggestifs et proposent des ambiances diverses. Kurt Weill est bien un musicien inclassable tant il excelle dans tous les genres. Ce spectacle très original avec des artistes de haut vol en fait la belle démonstration.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 31 janvier 2025. K. WEILL. Lambert Wilson / Bruno Fontaine (piano) / Alexandra Cravero (direction). Crédit photographique © Hubert Stoecklin

**CRITIQUE, concert.
MONTPELLIER, Opéra Berlioz,
vendredi 31 janvier 2025.
« Traversées » : Ravel,
Barber, Tchaïkovski.
Orchestre national
Montpellier Occitanie,
Roderick Cox (direction)**

Sur la nef Opéra Berlioz, la traversée entre l'Europe et l'Amérique du nord s'effectue avec splendeur sous la direction de Roderick Cox, directeur musical de l'Orchestre national Montpellier Occitanie depuis septembre dernier. De la *Pavane* de Maurice Ravel aux Symphonies de Samuel Barber et de Piotr Illitch Tchaïkovski, les gradations sonores gagnent en profondeur. Lors de son *interview* sur France Musique, le 9 décembre dernier, le chef d'orchestre Roderick Cox confiait : « *Je suis chez moi à Montpellier, cela me permet d'être dans l'esprit d'équipe et de créer quelque chose sur la scène internationale* ».

S'il est un domaine où les frontières s'effacent, plus encore

que celui sportif, c'est bien celui musical qui enjambe les frontières, tout en conservant les identités. Le programme de cette soirée l'illustre parfaitement, déjà par le programme sélectionnant tour à tour la subtile orchestration ravélienne, les orgues monumentaux de Barber avant de remonter le temps avec la fougue romantique de Tchaïkovski. Mais la stature charismatique du chef nord-américain illustre tout autant cet effacement des frontières. L'accueil enthousiaste que lui réserve le public montpelliérain remplissant l'Opéra Berlioz (2.000 places) dévoile une fière appropriation du « chef de son orchestre ». Tel était déjà le cas lors de l'arrivée du chef danois, Michael Schønwandt, en 2015.

Avec sa *1ère Symphonie*, le jeune compositeur **Samuel Barber** (27 ans) fait le pari d'unifier les mouvements traditionnels en une seule entité, comme Schönberg le tentait avec sa *Symphonie de chambre op. 9*. Mais chez le nord-américain, le registre est celui de l'épopée, à l'instar d'un Sibelius ou d'un Honegger. D'emblée, le brasier symphonique brasse flux et reflux incessants d'une immense formation post-romantique. Si quatre *tempi* (ou phases) se dégagent pleinement, chacun est porteur d'une grandiloquence, de secousses et de ruptures qui se répercutent... jusqu'au pont supérieur de la nef Opéra Berlioz. L'ambitus des registres (de l'excellent tuba jusqu'aux violons) et les alliances de timbres génèrent une densité souvent monolithique. Cette densité s'accommode même d'une construction finale variée (une *passacaille*) qui amplifie le thème initial, sans atteindre la subtilité du final de la *4ème Symphonie* de **Johannes Brahms**. Auparavant, l'interprétation soigne l'unique épisode Vivace. Ici, le motif (évoquant celui straussien de *Till l'espiègle*) caracole de pupitres en pupitres de manière quasi cinématographique.

Dirigée par cœur par Roderick Cox, la *4ème Symphonie op. 36* de

Piotr Illitch Tchaïkovski soulève les passions conflictuelles au fil de mouvements suggérant les aléas d'une destinée. Le thème initial, désigné par le compositeur comme celui du « Destin », résonne avec une parfaite stéréophonie entre trompettes et cors, alors que la suite manque de rebond dans les syncopes qui creusent habituellement le climat d'incertitude. Si la mélancolie nimbe l'*Andantino* central par la grâce d'une canzone qui circule souplement à l'orchestre, la virtuosité du *Scherzo* fait valoir les piques bondissantes émises par chaque famille – *pizzicati* des cordes, *staccato* des bois et *accelerando* des cuivres. L'*Allegro con fuoco* éclaire la soirée par son joyeux bouillonnement qui dénoue librement les thèmes récurrents.

Sur le podium, la gestuelle d'une force maîtrisée du chef insuffle une énergie qui irrigue tous les rangs de la phalange. Et révèle également la qualité optimale de solistes sollicités par ces œuvres, notamment le corniste (**S. Carboni**) défiant la *Pavane* sur son cor naturel (et non à pistons), le hautbois solo (**Y. Chang Jung**), rêveur poétique de l'*Andante tranquillo* chez Barber, le basson solo (**R. Bernard**) déroulant les déhanchés syncopés de la symphonie romantique. Aussi, aux saluts, le public trépignant acclame autant le collectif de l'orchestre que les pupitres que le chef fait lever un par un. On ne peut que souhaiter de longues traversées à l'équipage de **Roderick Cox** à l'Opéra Orchestre national Montpellier Occitanie.



CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, vendredi 31 janvier 2025. « Traversées » : Ravel, Barber, Tchaïkovski.
Orchestre national Montpellier Occitanie, Roderick Cox
(direction). Toutes les photos © Marc Ginot

**CRITIQUE, concert. LYON,
Auditorium Maurice Ravel, le**

30 janvier 2024. SCHUBERT / MAHLER. Orchestre national de Lyon, Nikolaj Szeps-Znaider (direction)

Alors que l'Auditorium Maurice Ravel de Lyon s'apprête, en février, à fêter son 50ème anniversaire – en même temps que les 150 ans de Maurice Ravel et les 100 ans de Pierre Boulez et de Luciano Berio, auxquels [trois concerts leur seront dédiés ce même mois](#) -, c'est pour l'heure Schubert et Mahler qui sont célébrés, à travers deux ouvrages emblématiques de leur auteur, la *Symphonie Inachevée* et *Le Chant de la terre*.

Le programme débute donc avec la fameuse *Symphonie N°8* dite "*inachevée*" de **Franz Schubert**, dans laquelle le chant des contrebasses et des violoncelles retient positivement l'attention, tandis que le hautbois et la clarinette s'épanouissent dans un fondu de grande beauté. Bien qu'on aurait souhaité plus de tension encore dans le premier mouvement, la direction de **Nikolaj Szeps-Znaider** s'avère efficace, et il fait en sorte que la fin du deuxième mouvement laisse l'auditeur dans l'indéfini, l'incomplet, l'éternel...

Après cette courte première partie, le directeur musical de la phalange lyonnaise déchaîne les éléments du "*Chant de la Terre*" de **Gustav Mahler**, une œuvre écrite en 1908 mais qui ne sera créée par l'ami Bruno Walter qu'après la disparition du

compositeur. Cette œuvre sombre est notamment le reflet de la période noire que traverse Mahler car au décès de sa fille s'ajoutent des problèmes cardiaques tout juste diagnostiqués et son congé récemment donné de la direction de l'Opéra de Vienne (1907). Elaboré à partir de sept poèmes chinois du VIIe au IXe siècles de notre ère découverts dans le recueil *La Flûte chinoise* de Hans Bethge, *Le Chant de la terre* est une véritable symphonie de *Lieder* pour alto, ténor et orchestre où Mahler évoque la condition humaine oscillant entre héroïsme et intimité : l'extase et le désespoir, la solitude et la nature, la jeunesse et la beauté, le printemps et enfin l'adieu à l'ami qui s'achève dans un murmure sur le mot "*Ewig*" ("*Pour l'éternité*") répété sept fois...

Entouré du ténor néo-zélandais **Simon O' Neil** (accouru de Paris le matin même suite à la défection de son collègue Stuart Skelton...) et la contralto allemande **Wiebke Lehmkuhl**, le directeur musical de la phalange lyonnaise nous donne à entendre une interprétation chargée d'émotion et, en mahlérien convaincu, conduit ses troupes avec toute l'énergie, le dynamisme et l'élan que requiert la partition, avec également le sentiment d'accéder à l'inexprimable. Les solistes ne sont pas en reste dans cette réussite qui joue avec les sens : O'neil possède une santé vocale éblouissante, avec une voix claire mais puissamment projetée, tandis que Lehmkuhl se montre capable d'apprivoiser un chant luxuriant et généreux accoutumé à Wagner et Strauss, pour atteindre une *mezza voce* qu'elle conduit peu à peu aux limites du silence pour atteindre cette dimension d'éternité dans "*L'Adieu*" conclusif que Mahler, pourtant chef d'orchestre hors pair, pensait impossible à diriger. Les longues secondes de silence qui suivent les derniers accords en disent long sur l'émotion qui étreint alors la gorge des auditeurs, mais c'est pour mieux laisser éclater la joie ensuite, et les rappels s'enchaînent les uns après les autres.

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 30 janvier 2024. SCHUBERT / MAHLER. Orchestre national de Lyon, Nikolaj Szeps-Znaider (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Hartmut Haenchen dirige « *Le Chant de la Terre* » de Mahler au Festival de Saint-Denis

CRITIQUE, théâtre musical. GENEVE, La Cité Bleue, le 25 janvier 2025. SCHUBERT : Winterreise. V. Bunel (mezzo), J.C. Lanièce (baryton), P. Gladieux (Conception), R. Louveau (piano & conception)

Deux voix (une mezzo et un baryton) et un pianiste pour un voyage intime... sur les pas (enchanteurs) de Franz Schubert. Le spectacle imaginé (en 2021) par la Compagnie *Miroirs Étendus* – et « incarné » par les chanteurs solistes **Victoire Bunel et **Jean-Christophe Lanièce** (avec la complicité du pianiste **Romain Louveau**) – revisite ces paysages intensément désespérés, miroitant entre langueur, blessure, et renoncement, et tisse l'action d'une séparation amoureuse.**

Certes, la matière musicale n'est pas des plus festives : le cycle de *Lieder* ***Die Winterreise*** porte le crépuscule du dernier Schubert, malade et fragilisé : son testament spirituel, fraternel, et musical... Certes les poèmes de **Wilhelm Müller** évoquent ainsi la trajectoire d'un voyageur qu'une errance solitaire et suspendue mène aux portes de la mort. Si le cycle originel transcende le sentiment de renoncement, en parcours halluciné et létal, comme pétrifié sous une neige sépulcrale, le spectacle conçu par **Philippe Gladieux** et **Antoine Thiollier** raconte une toute autre histoire, celle de deux cœurs éprouvés que sépare et éloigne continûment l'impossibilité de s'écouter et de se comprendre. Distanciation que souligne aussi le sens même de la dramaturgie du spectacle (Antoine Thiollier a traduit chaque poème pour mieux suivre les méandres de ce cheminement imprévisible...) : quand « elle » chante face au public, « lui » est éloigné à cour ou à jardin, et inversement... et, dans le final, l'éloignement confirme deux

êtres condamnés chacun à un exil solitaire.

De quelle façon la chaleur de sentiments à peine ressuscités peuvent-ils permettre le retour à la vie ? Est-il possible d'aimer après avoir souffert ? Où puiser la force de poursuivre ? **Victoire Bunel** et **Jean-Christophe Lanièce** ont déjà chanté ensemble l'un des *Lieder* extraits du *Winterreise*, en soulignant l'infinie « intranquillité » des sentiments humains frappés par la rupture. Les deux chanteurs se répartissent le cycle, en suivant les deux cahiers qui le composent : première session pour la mezzo, puis seconde partie pour le baryton, en contrastes constants, lui dans l'ombre, elle dans la lumière ; les deux exposés, sans filtre, face aux spectateurs, avant d'alterner leur chant en fin de cycle.

Ce chant à 2 voix renouvelle la perception même du cycle dans sa continuité. La tradition et l'habitude se tournent vers les barytons, interprètes familiers du cycle. La présence si prenante de la mezzo est d'autant plus appréciée : puissance et nuances, intensité doublée de sincérité, la mezzo **Victoire Bunel** est aussi habitée que combative, éprouvant l'amertume, acceptant l'impérieux départ, toujours « résiliante », et convaincante de bout en bout. A ses côtés, le baryton **Jean-François Lanièce** inscrit chaque mélodie dans une expressivité tout aussi juste, très interiorisée, où éblouissent les ténèbres d'un désespoir parfaitement vécu. Tous deux savent réaliser un chant tragique mais digne, dont la radicalité émotionnelle produit un geste vocal riche, ample et profond.



Comme un troisième personnage, le piano de **Romain Louveau** accuse sans dureté chaque accent de l'âme, chaque geste sincère, chaque défi de l'expérience amoureuse. Une expérience cependant définitivement inscrite dans la mélancolie éperdue de deux coeurs étrangers l'un à l'autre. Présenté entre autres à Quimper, à l'Athénée à Paris, et l'été dernier à la Ferme de Villefavard, le spectacle réussit pleinement à renouveler la compréhension du cycle de *Lieder* conçus par Schubert. Le voyage crépusculaire et hivernal du compositeur allemand y gagne même de nouvelles couleurs, intenses voire incandescentes, qui réactivent profondément ce nocturne envoûtant.

CRITIQUE, théâtre musical. GENEVE, La Cité Bleue, le 25

janvier 2025. SCHUBERT : Die Winterreise. V. Bunel (mezzo), J.C. Lanièce (baryton), P. Gladieux (Conception), R. Louveau (piano & conception). Toutes les photos © Giulia Charbit

CRITIQUE, concert. PARIS, INVALIDES, jeudi 23 janvier 2025. « Ici Londres » : Beethoven, Bizet, Chausson, Ravel... Orchestre symphonique de la Garde républicaine, Svetlin Roussev, violon / Bastien Stil, direction

Somptueux (et généreux) programme présenté sous la nef de la Cathédrale Saint-Louis des Invalides, le concert du 23 janvier promettait l'éclat et le raffinement des grandes soirées symphoniques. Pari tenu et même dépassé à

l'écoute de partitions qui sont autant risquées que flamboyantes.

Après une **Marseillaise** aussi habitée que brillante, le maestro **Bastien Stil**, 10ème chef de la phalange et qui dirige ce soir son premier concert de la saison, engage toutes les ressources de **l'Orchestre de la Garde Républicaine** dans l'ouverture « **Patrie** » d'un **Bizet** qui est en 1874, maître de ses effets et ici, (répondant à une commande de l'Orchestre Pasdeloup), à la fois conquérant voire martial mais fabuleusement miroitant ; l'écriture impérieuse et conquérante, n'écarte pas de superbes vagues d'une volupté assumée (aux violoncelles entre autres), soulignant de la part des instrumentistes, leur capacité ciselée dans la puissance comme dans le détail et la nuance.

Fleuron de ce programme ambitieux, **le Poème pour violon et orchestre** d'**Ernest Chausson** qui révèle toute la science de l'élève de Massenet, surtout de César Franck dont il partage le goût des harmonies raffinées, du principe cyclique avec cette allusion saisissante pour la texture miroitante, sulfureuse, vénéneuse de Wagner. La partition est d'autant plus maîtrisée qu'elle est l'une des plus tardives (1896), étonnamment rare au concert, en raison de la difficulté exigée aussi bien de l'orchestre que du soliste ; défi relevé et avec quel style par les interprètes de ce soir : la compréhension de la pièce faussement libre et improvisée (en réalité très savamment architecturée), la fluidité raffinée en partage chez tous les pupitres (de l'alto primordial à la harpe aux scintillements franckistes...), l'attention du chef aux passages harmoniques, les phrasés en nombre, l'acuité des timbres admirablement détaillés, – c'est à dire individualisés mais en communion, ... la pâte globale de la phalange, d'une

transparence voluptueuse tout du long, composent une soie magique, à la fois enivrée et construite pour le soliste, le violoniste bulgare **Svetlin Roussev**, au son clair et vaporeux à la fois, dont le verbe articulé, poétique, dans une sonorité comme hallucinée et suave, produit cet envoûtement tant espéré de l'auditeur. Le pouvoir et la puissance de l'amour y sont exprimés avec une ineffable intensité dont pourtant les instruments, soliste en tête, savent préserver tout le mystère intranquille. L'orchestre produit une houle texturée, ample et souple qui sous la direction du chef se fait lave incandescente et feutrée. Exquise équation magnifiquement réalisée ce soir.

Au mérite du violoniste vedette, revient la lecture dans le même concert, en première partie, du ***Concerto pour violon*** de **Beethoven**, portique majestueux de 1806, et en réalité d'une tendresse infinie, qui souligne l'un des axes du concert, l'esprit de réconciliation entre France et Allemagne. Ainsi en avril 1943, Yehudi Menuhin donnait ce même programme (d'où le titre du concert : « *Ici Londres* »). Les dimensions nobles et d'une lumière intérieure souvent irrésistible doivent beaucoup au sentiment qui exalte alors l'inspiration du compositeur : bien que son opéra *Fidelio* n'ait pas eu le succès attendu (fin mars 1806), la période est heureuse, portée par l'amour de la fiancée secrète de Ludwig, Thérèse von Brunswick. Chef et instrumentistes soulignent d'ailleurs à juste titre l'entente entre l'orchestre et la partie du violon solo, continûment habitée par un sentiment aussi dense qu'éperdu, comme suspendu dans une sérénité épanouie. Le son de Svetlin Roussev éblouit au sens strict, par sa finesse d'intonation, son sens organique du chant, sa virtuosité brillante, jamais démonstrative mais au contraire comme mesurée et toujours contenue par un admirable sens de la pudeur. Comme dans le Chausson, le Larghetto, dans l'esprit d'une romance libre, fantaisiste même, fait surgir un climat de rêve voire d'extase

où brillent en particulier ce soir les cors et les clarinettes, dialoguant remarquablement avec le violon solo.

Fracassante et éruptive, l'ouverture « ***Carnaval romain*** » de **Berlioz** (1844) accomplit une conclusion idéale ; la partition crépite et envoûte de la même façon, véritable résumé de l'opéra « Benvenuto Cellini » où rayonne entre autres solistes convaincants, le cor anglais pour le chant d'amour ; c'est une fin bienvenue, festive, et si raffinée dans ses contrastes et dans le jeu des timbres ; une partition qui souligne les qualités de l'Orchestre de la Garde Républicaine : intensité, élégance, cohésion. De quoi attendre avec impatience le **prochain concert symphonique du 6 février 2025**, même lieu et même audace assumée dans le choix des œuvres présentées : ***Requiem* de Tomasi** et ***Symphonie n°2* d'Elsa Barraine**. Ce qui en fait là aussi un concert-événement.



**Svetlin ROUSSEV et l'Orchestre de la Garde Républicaine sous
la direction de Bastien STIL © COCAF / Invalides 2025**

Photos : Orchestre de la Garde Républicaine / © COCAF

prochain concert aux INVALIDES

INVALIDES, Cathédrale Saint-Louis. Jeu 6 fév 2025 : Requiem de Tomasi, Symphonie n°2 « Voïna » d'Elsa Barraine. Orchestre de la Garde Républicaine, Sébastien Billard (direction) : <https://www.classiquenews.com/invalides-jeu-6-fev-2025-requiem-de-tomasi-symphonie-n2-voïna-delsa-barraine-orchestre-de-la-garde-republicaine-pascal-billard-direction/>

INVALIDES. Jeu 6 fév 2025 : Requiem de Tomasi, Symphonie n°2 « Voïna » d'Elsa Barraine. Orchestre de la Garde Républicaine, Sébastien Billard (direction)



LIRE aussi notre **présentation** annonce du concert **ICI LONDRES** aux **INVALIDES**, le 23 janvier 2025 :

<https://www.classiquenews.com/paris-invalides-jeudi-23-janvier-2025-ici-londres-beethoven-bizet-chausson-ravel-orchestre-symphonique-de-la-garde-republicaine-svetlin-roussev-violon/>

CRITIQUE, concert. PARIS,
Espace Bernanos, le 25

janvier 2025. Récital d'Etsuko Hirose. Tiziana De Carolís, Béatrice Thiriet, Henri Nafilyan. Etsuko Hirose : transcription de Sheherazade de Rimsky- Korsakov.

Une première partie dédiée aux compositeurs.trices contemporain(e)s souligne la valeur et l'ouverture du récital de la pianiste Etsuko Hirose, donné dans l'Auditorium de l'Espace Bernanos, à quelques pas de la gare Saint-Lazare. La passionnante interprète s'empare de trois écritures, très diverses et contrastées ; celle d'abord, ardente et souple, très accessible et narrative de Tiziana De Carolís (inspirée par Jane Austen)...

...méditative et comme suspendue de Béatrice Thiriet ; enfin les climats caractérisés fougueux, volubiles d'Henri Nafilyan, à travers la verve, vive, éruptive, des 16 « Noèmes » dont Etsuko Hirose exprime le flux créatif, l'énergie d'essence

schumannienne (comme en témoigne le dernier noème qui semble s'embraser dans la lumière). Le clou de la soirée (véritable prétexte à notre présence en réalité) demeure en seconde partie, **la propre transcription d'Etsuko Hirose** de l'une des partitions les plus flamboyantes pour orchestre : **Shéhérazade** de **Rimsky-Korsakov**. C'est déjà un défi de choisir une telle œuvre ; d'en exprimer sur les seules touches du piano, le souffle et la profondeur orchestrale, tout le scintillement instrumental, les couleurs autant que les... rythmes. La transcription a récemment fait l'objet d'[un enregistrement discographique, célébré à juste titre par notre distinction : le CLIC de CLASSIQUENEWS](#).



Très ancrée dans le piano, révélant au centre du clavier de somptueuses notes médianes, la pianiste ne réduit en rien la partition originelle ; elle prend appui, dans un jeu solide, charpenté pour exprimer tout l'infini poétique de chacune des quatre parties ainsi transcrites. Le souffle épique qui naît de la mélodie primitive, d'une ondulation

voluptueuse dans la première, celle du vaisseau de Sindbad sur la mer : la clarté polyphonique, la ciselure nuancée de chaque mélodie, les nuances qui suscitent les timbres originaux ressuscitent alors le piano virtuose, à la fois brillant et conteur des plus grands : Liszt, Chopin, Kalkbrenner (dont d'ailleurs Etsuko Hirose a joué et enregistré la transcription de la 9ème de Beethoven).

Même maîtrise totale entre martialité motorique et volupté

épique pour l'évocation du Prince Kalendar, noble guerrier dont la pianiste exprime le tempérament impétueux et aussi contemplatif, enivré d'exploits, de gloire, d'ivresse conquérante. On retrouve dans la Grande Fête à Bagdad, dernier volet, ce crépitement digital, à la fois puissant et orfévré, bouillonnement et déflagration qui s'achève comme chez Liszt, dans une transcendance éthérée.

Le grand frisson s'est réalisé à un niveau supérieur encore dans le 3^e épisode, celui le plus enivré, wagnérien, entre rêve et extase... narrant les amours du prince et de la princesse ; très à son aise, intimement inspirée, la pianiste embrasse tout le mouvement avec une souplesse, des respirations plus profondes encore qui expriment davantage l'ivresse et l'accomplissement romantique de la séquence : registre médium très puissant, jeu structuré ; aux accents lisztéens et wagnériens, voici ce grand piano sorcier, flamboyant, orchestral, prodigieux et raffiné. Captivant !

CRITIQUE, concert. PARIS, espace Bernanos, le 25 janvier 2025.
Récital d'Etsuko Hirose, piano. Tiziana De Carolis (Sense & Sensibility – Androgynous), Béatrice Thiriet (La nuit, Ce soir là...), Henri Nafilyan (16 Noèmes). Etsuko Hirose : transcription de Sheherazade de Rimsky-Korsakov.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE,
Halle-aux-grains, le 24

janvier 2025 (Les Grands Interprètes). W. A. MOZART : Symphonie n°40 / Requiem / Ave Verum. Bach Collegium Japan / Masato Suzuki (direction)

Masato Suzuki et son Bach Collegium Japan sont mondialement connus par leur intégrale des *Cantates* de Bach très épurées.

Cette proposition du *Requiem* de W. A. Mozart était hors de leur répertoire habituel. Ils l'ont enregistré en 2013 et présenté en concert en 2014. Il ressort de leur proposition interprétative que les Japonais apportent des éléments très intéressants. La version de Suzuki fait des changements par rapport à la version de Süssmayer avec de nombreux enrichissements. Si les premières mesures de l'orchestre nous ont semblé manquer de mystère et de souplesse, l'entrée du chœur a complètement changé la donne. L'équilibre des pupitres du chœur est en faveur des voix d'hommes. Le pupitre de basse et de ténor sont placés au centre, les sopranos à gauche, les alti à droite. Il y a 5 basses, 5 ténors, 5 alti dont deux hommes et seulement 4 sopranos pour ce concert. L'entrée des basses est à la fois majestueuse et réconfortante. Tout le long ce superbe pupitre soutiendra à la perfection tout l'édifice. Les ténors ne sont pas en reste lumineux et tendres mais également mordants quand il le faut. Les alti assurent une présence harmonique solide et les sopranos sans aucune surenchère apportent la grâce de leurs voix très pures dans un chant toujours limpide. L'orchestre restera comme en retrait, favorisant une vocalité généreuse.

Les solistes : **Carolyn Sampson** en soprano, **Marianne Beate Kielland** en mezzo-soprano, **Shimon Yoshida** en ténor et **Dominik Wörner** en basse, forment un quatuor équilibré et musical. C'est vraiment le chœur qui apporte toute la délicate dramaturgie de ce si beau *Requiem*. La précision des attaques dans le *Kyrie* est sensationnelle. Les fugues sont simples et belles et toujours d'une parfaite lisibilité. Les amples phrasés, les magnifiques couleurs ombrées, les nuances infimes font de ce chant choral un véritable enchantement. Jamais, je n'avais entendu dans ce *Requiem* un chœur si précis et si parfait musicalement. L'*Ave Verum* est de la même qualité avec une magie délicate. La beauté des phrasés et de très belles nuances apportent une touche de mystère bienvenue.

Nous oublierons, en revanche, la première partie du concert avec la *Quarantième symphonie* de Mozart. Un orchestre sec à force de précision, une direction quasi-robotique n'ont pas permis à la profondeur de la partition de se déployer. Un Mozart orchestral comme « hygiénique » et sans saveurs ne peut convaincre. Oublions cette symphonie, car le *Requiem* restera un souvenir merveilleux avec un chœur superlatif.

CRITIQUE, concert, TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 24 janvier 2025 (Les Grands Interprètes). W.A. MOZART : Symphonie n°40 / Requiem / Ave Verum. Bach Collegium Japan / Masato Suzuki (direction). Crédit photographique © Droits réservés

CRITIQUE, 31ème Festival CLASSICAVAL. VAL D'ISERE, les 15 et 16 janvier 2025. Anne-Lise Gastaldi, Virginie Buscail, Clément Saunier... Loann Fourmental

L'édition 2025 du festival CLASSICAVAL de Val d'Isère restera dans les mémoires comme un cru d'excellence ; une édition qui a incarné avec éclat les fondamentaux de l'événement musical : excellence, transmission, découvertes...

Une pleine réussite qui est aussi le renforcement de son ancrage dans le village avec pour personnage principal, l'église baroque où ont lieu tous les concerts : **Saint Bernard de Menthon**. La 31ème édition célèbre à nouveau les noces spécifiques des cimes enneigées et de la musique classique, en particulier chambriste. Val d'Isère poursuit sa transformation dans le sens d'un raffinement et d'une montée en gamme de son offre touristique ; évidemment les touristes toujours au rendez-vous viennent principalement skier ; tous savent combien ici l'enneigement y est exceptionnel et ses pistes parmi les plus attrayantes d'Europe.

Mais il y a à Val d'Isère ce supplément d'âme qui fait le charme d'une station qui a su conserver, entretenir, et même renforcer son identité aveline, un trésor qui écarte l'artificialité mondialisée [pour le moment]. L'art de vivre en haute tarentaise et spécifiquement à Val d'Isère, n'a pas son pareil et la destination offre une expérience exclusive. La présence d'un festival de musique classique ajoute évidemment au prestige et à la singularité du site [les offres culturelles et surtout la musique classique, demeurent [trop] rares dans les stations de ski, l'hiver. Pendant 3 soirs, avalins et visiteurs ont pu suivre les programmes musicaux conçus par la pianiste **Anne-Lise Gastaldi**, directrice artistique de l'événement. L'artiste a à cœur de poursuivre l'héritage du fondateur Jean Rezine quand encore jeune musicienne au démarrage d'une carrière professionnelle, il s'agissait de jouer pour parfaire encore sa pratique, enrichir son expérience, recevoir les conseils des plus avisés. Entre transmission et partage, CLASSICAVAL qui a fêté ses 30 ans en 2024, propose ainsi plusieurs programmes riches, équilibrés, originaux.

Preuve en est donnée le premier soir de notre présence, **mercredi 15 janvier** ; comme une tradition bien comprise des festivaliers, chaque concert du mercredi met en avant un instrument spécifique, ce soir, la trompette... Incarnée par un virtuose déjà connu, **Clément Saunier**, membre de l'Intercontemporain. L'instrument rarement exposé dans un dispositif chambriste, permet ce soir d'écouter plusieurs partitions rares [d'autant plus appréciées] : l'exceptionnel et rarissime **Septuor de SAINT-SAËNS**, mais aussi Telemann [bienvenu dans l'écrin baroque de l'église], de Robert Planel. La complicité entre les musiciens produit ses fruits avec des cordes attentives, précises, engagées (conduites par Virginie Buscail), entre le piano d'Anne Lise Gastaldi et la trompette

aux inserts raffinés et épisodiques auxquels le trompettiste apporte la plus grande douceur grâce à une maîtrise exceptionnelle des nuances. SAINT-SAËNS se délecte à varier les séquences entre vivacité, entrain, humour aussi. La partie du piano est majeure [**Anne-Lise Gastaldi** habitée, concentrée, argumentée comme à son habitude], les cordes exaltées, raffinées et la trompette aussi économe que fluide et percutante. Ce Septuor magnifiquement écrit est un joyau, d'autant plus apprécié à CLASSICAVAL.

Le lendemain (16 janvier 2025), récital d'un élève d'Anne-Lise Gastaldi, **Loann Fourmental**, qui après un Chopin ample et d'une force ancrée, sépulcrale, réalise un somptueux récital Robert Schumann à travers les 14 épisodes des « *Bunte Blätter* » / feuillets musicaux ; cycle de séquences courtes, ébauchées avec nervosité et caractère, sachant alterner le vif et le tendre... Entre souffle et fulgurance, le pianiste trouve ses marques faisant chanter le clavier avec une impétuosité ciselée, délivrant de Schumann cet allant enivré, exalté, voire éperdu grâce à l'éloquence articulée de son jeu. En conclusion, et comme un nouvel accomplissement, le jeune pianiste joue La Semaine grasse du ballet Petrouchka de Stravinski, dans sa version originale pour piano de 1911 : solide et précis, puissant et nuancé, le piano de Loann Fourmental exprime toute la malice indomptable de la marionnette séditieuse, héros impétueux qu'il intègre ainsi dans une geste irrésistible en verve et contrastes maîtrisés. RV est déjà pris pour l'année prochaine (janvier 2026).

Prochain concert

En 2025, CLASSICAVAL propose son 2^e volet, le 12 mars prochain. Au programme, récital de piano avec Elena Rozanova, Anastasia Dewynter (piano), Chloé Roussev (violon), François Salque (violoncelle). Œuvres de Schubert, Mendelssohn,

Tchaikovsky, Dvorak, Popper...

Nos plus – les bons plans à Val d'Isère

Pendant notre séjour, nous recommandons l'hôtel Avancher, situé au fond du village : excellent petit déjeuner, chambres confortables et très calmes. Pour la restauration vous apprécierez en particulier 2 tables [raffinées, soucieuses de cuisiner des produits locaux] : Restaurant de l'hôtel Experimental, et aussi Les Barmes de l'ours (le premier restaurant à droite après l'entrée / l'établissement propose aussi une offre premium grâce à son 2^e restaurant gastronomique)

Toutes les infos sur le site de l'Office de Tourisme de Val d'Isère : <https://www.valdisere.com/>

LIRE aussi notre **présentation du Festival CLASSICAVAL 2025 (13-16 janvier 2025)** : <https://www.classiquenews.com/val-disere-3leme-festival-classicaval-les-13-14-15-et-16-janvier-2025-anne-lise-gastaldi-direction-artistique>

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec Anne-Lise Gastaldi**, directrice artistique : <https://www.classiquenews.com/entretien-avec-anne-lise-gastaldi-directrice-artistique-du-festival-classicaval-a-loccasion-de-ledition-2025/>

**CRITIQUE, concert. MULHOUSE,
La Filature, le 24 janvier
2025. W. A. MOZART :
Symphonie Linz et Grande
Messe en Ut. Orchestre
National de Mulhouse, Choeur
Philharmonique de Strasbourg
et Choeur de Haute Alsace,
Christoph Koncz (direction)**

National ! C'est officiel, depuis ce mois-ci, l'Orchestre Symphonique de Mulhouse doit désormais être appelé Orchestre National de Mulhouse ! Ainsi, après les Orchestres d'Auvergne et de Cannes dernièrement, la phalange alsacienne devient le 15ème Orchestre National en Région ! Une fierté et une reconnaissance pour le travail accompli, notamment par son directeur général, Guillaume Hébert, et Christophe Koncz, son directeur musical (depuis sept 2023).

Et c'est justement le jeune et fringant chef autrichien qui dirige le concert de ce vendredi 25 janvier, entièrement dédié

à son illustre compatriote **W. A. Mozart**, à travers deux œuvres d'ampleur et contemporaines : la ***Symphonie Linz*** et la ***Grande Messe en Ut***. Didactique, en propos d'avant concert, le chef explique la genèse des deux oeuvres, la première étant créée à Salzbourg en 1783, avec sa femme Konstanze dans la partie solo de soprano, et la Symphonie Linz (sa 36ème...) à Linz, où il s'est arrêté saluer son ami le Comte Thun, sur son chemin de retour vers Vienne. Pour le remercier de son accueil, il décide de lui composer une œuvre pour la jouer en son château : cela sera la *Symphonie Linz*, composée en seulement 4 jours !...

L'*Allegro spiritoso* initial est le premier dans une symphonie mozartienne à être précédé d'un *Adagio* introductif à la manière d'un grandiose portail symphonique, réminiscence de l'ouverture baroque à la française, procédé que Haydn aura bien plus l'occasion d'appliquer dans ses propres symphonies. Surtout notable est le *Poco adagio* suivant, l'un des plus inspirés chez Mozart, avec son rythme de *sicilienne pastorale* parfois porteur d'inquiétude lorsque la musique passe en mode mineur. **Christoph Koncz** réussit à tirer partie du petit effectif de l'orchestre pour imposer un Mozart léger mais conquérant. On ressent, de sa part, une direction démonstrative et un grand sens du phrasé, en s'appuyant sur un orchestre solide, homogène dans ses tutti, précis dans ses interventions solistes, et d'une superbe sonorité...

La *Grande Messe en ut mineur* KV 427 qui lui fait suite est une partition inachevée de Wolfgang Amadeus Mozart, écrite en 1782 : c'est une œuvre majeure que Mozart compose à Vienne, alors qu'il se marie avec Konstanze Weber. L'œuvre atteste une conscience ambitieuse, une ferveur sincère, et touche par sa grâce qui renouvelle le format traditionnel de la messe viennoise. Retenons les *tempi* particulièrement vifs imposés

par Koncz, souvent d'une ferveur exacerbée. Son interprétation prégnante et transcendante de l'œuvre est corroborée par un orchestre toujours attentif et précis et par la grande maîtrise du **Chœur philharmonique de Strasbourg**, rejoint ce soir par le **Chœur de Haute Alsace**. Car dans la *Grande Messe en ut* de Mozart, le chœur est prépondérant, et ils impressionnent ici par leur puissance, voire leur véhémence. Las, les quatre solistes ne génèrent pas tous le même enthousiasme, avec une soprano (Alysia Hanshaw) manquant de pureté mais à la technique solide, une mezzo (Coline Dutilleul) à la belle couleur de voix mais qui devient stridente dans le registre suraigu, un ténor (Glen Cunningham) qu'on peine à entendre tellement le format vocale est réduit, et seul le baryton **Damien Gastl** coche toutes les cases... mais il n'apparaît malheureusement que dans le dernier morceau de l'ouvrage !...

On n'en sort pas moins ravi de notre soirée, avec la conviction que l'Orchestre de Mulhouse mérite sans conteste son label de "National", de par la qualité de ses instrumentistes et de leur belle cohésion, et parce que dirigée par un chef énergique qui saura les mener, nous n'en doutons pas, vers une reconnaissance débordant le cadre "national". Vivement de ré-entendre le bel Orchestre National de Mulhouse !

CRITIQUE, concert. MULHOUSE, La Filature, le 24 janvier 2025.
W. A. MOZART : Symphonie Linz et Grande Messe en Ut. Orchestre National de Mulhouse, Choeur Philharmonique de Strasbourg et Choeur de Haute Alsace, Christoph Koncz (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Teaser de la *9ème Symphonie* de Beethoven interprétée par Christoph Koncz à la tête de l'Orchestre Symphonique de Muhlouse

CRITIQUE, concert. CLERMONT-FERRAND, Opéra-Théâtre, le 21 janvier 2025. “The Lafayette Tour” : Concert-Hommage au Marquis de La Fayette. Orchestre national Auvergne-Rhône-Alpes, Thomas Zehetmair (direction)

En avant-première de sa prochaine tournée aux États-Unis, prévue au printemps 2025 l'Orchestre national Auvergne-Rhône-Alpes célèbre la nouvelle année 2025 avec un programme rendant hommage à son héros local, le Marquis de Lafayette, né auvergnat, à l'occasion du bicentenaire de sa tournée américaine de 1825, 50 ans après la déclaration d'Indépendance des États-

Unis. Et après le Théâtre du Puy en Velay qui a eu la primeur de l'événement, c'est à l'Opéra-Théâtre de Clermont-Ferrand que le spectacle mêlant l'Orchestre National d'Auvergne, dirigé par son nouveau directeur musical, le chef/violoniste Thomas Zehetmair, et un film-dessin animé conçu par un studio parisien retraçant l'incroyable histoire du Marquis, devenu Général de Lafayette, figure historique et symbole du lien fort entre la France et les États-Unis.

En six temps, le très didactique et intéressant « *biopic* » déroule la vie du héros auvergnat, dont 5 pièces musicales viennent servir d'Interludes musicaux, et c'est l'*Ouverture* "L'Amant anonyme" (1780) du **Chevalier de Saint-George** qui ouvre musicalement la soirée, seul opéra de son auteur, qui fait penser à la musique de Joseph Haydn, avec des thèmes enjoués et enlevés, pour ne pas dire triomphants. La seconde pièce nous transporte en 1931, aux Etats-Unis, avec l'*Andante pour cordes* de **Ruth Crawford-Seeger**, qui explore des procédures de contrepoint dissonant, et de techniques sérielles. Même si elle est légèrement postérieure, la pièce vient ici rendre hommage à l'Escadron Lafayette qui, en 1916, vint soutenir l'effort de guerre de la France face à l'ennemi allemand lors de la Première Guerre mondiale.

Le troisième morceau est le célèbre *5ème Concerto pour violon* de **W. A. Mozart**, joué par le chef à la tête de son ensemble. L'ouvrage de Mozart fut écrit en septembre 1775, soit l'année de l'Indépendance américaine, pour cordes, 2 hautbois et 2 cors. Ample, avec des mélodies de toute beauté, l'œuvre offre un dialogue violon-orchestre d'une grande finesse, brillant et alerte dans une théâtralité orchestrale séduisante comme

l'entrée du soliste sur le bref *Adagio* en récitatif du premier mouvement ou encore le court intermède turc du *Finale*. Sans insister sur la sonorité ou la puissance, **Thomas Zehetmair** fait jouer la sensibilité et l'intelligence, la précision et le raffinement. Sans jamais céder à des alanguissements ou à des minauderies hors-propos, d'une précision redoutable dans les aigus, le violoniste allemand, qui joue ses propres cadences, sait remarquablement rendre les différents climats qui se succèdent dans cet ouvrage. Dans les tutti, il joue avec les premiers violons, un exemple parmi d'autres d'un souci constant de ne pas se mettre systématiquement en avant et d'une envie de faire, en toute humilité, de la musique avec "son" orchestre, qui le soutient à la perfection, incisif et allant droit à l'essentiel.

C'est ensuite une pièce composée par Zehetmair lui-même qui fait suite, sa "*Passacaille, Burlesque et Choral pour orchestre à cordes*", en création mondiale, une pièce qui parcourt "à-rebours l'espace et le temps, du dodécaphonisme au choral grégorien "Pange lingua" de saint-Thomas d'Aquin". On en retient le superbe Scherzo interprété en *pizzicato*, avant le majestueux *Choral* qui clôt ce véritable concerto pour 21 instruments à cordes. Enfin, la dernière oeuvre est de la main du grand **Ludwig van Beethoven**, composé en 1825 soit l'année du triomphal "*Tour*" de Lafayette dans tous les Etats-Unis, cinquante après les avoir quittés... L'ouvrage retenu est la *Grande Fugue opus 133*, morceau initialement destiné à être le *Finale* de son *Quatuor opus 130*, et considérée comme une des pièces parmi les plus radicales de son auteur, et qui provoqua l'incompréhension et le rejet tant du public que de la critique à l'époque de sa création. Aussi engagé que précis, l'**Orchestre national Auvergne-Rhône-Alpes** en livre un discours abrupt, violemment accentué, où les timbres râpeux des instruments semblent se livrer un combat furieux et sauvage. Et si cette approche rend pleinement justice à l'élément de

lutte, toujours important dans la dialectique beethovénienne, la phalange auvergnate n'en maintient pas moins la tension dans les passages plus apaisés. Un morceau qui permet de juger de l'excellente forme de l'orchestre, que l'on languit de retrouver sous la baguette de son directeur musical ou d'un autre chef, **comme cela sera le cas le 15 février prochain**, où Zehetmair laissera sa baguette... au très médiatique **Renaud Capuçon** !



CRITIQUE, concert. CLERMONT-FERRAND, Opéra-Théâtre, le 21 janvier 2024. "The Lafayette Tour" : Concert-Hommage au Marquis de La Fayette. Orchestre national Auvergne-Rhône-Alpes, Thomas Zehetmair (direction). Toutes les photos (c) Droits Réservés

VIDEO : Teaser du “Lafayette Tour”